LE TROPISME DU LAMBREQUIN

JEAN-CLAUDE JOLET

MUSÉE LÉON DIERX
ÎLE DE LA RÉUNION
9 NOVEMBRE 2013 AU 30 MARS 2014

La Réunion, qui commémore en 2013 le 350e anniversaire de son premier peuplement, est riche d'une identité et d'une culture forgées par des populations aux origines plurielles. Cette culture créole originale, tout à la fois objet de fierté et de tensions, n'est pas figée, n'a cessé d'évoluer et connaîtra encore des mutations.

Ce constat est aussi celui fait par l'artiste Jean-Claude Jolet. L'idée du mouvement constitue en effet le point de départ de sa réflexion, et a inspiré les métaphores plastiques évoquant l'espoir et les tourments suscités par le concept d'identité culturelle, ce qui en définitive a donné naissance au Tropisme du lambrequin.

Reprenant l'esprit de ses interventions précédentes au musée, durant les années 1990, Jean-Claude Jolet interroge cette fois l'identité du lieu en insérant dans ses créations des pièces historiques de la collection. Le musée devient espace de questionnements et de dialogue, mots chargés de sens dans un débat qui reste marqué par la recherche identitaire au sein de l'environnement si particulier qu'est notre île.

En cette année symbolique pour La Réunion, le soutien apporté par le Conseil Général à ce projet traduit sa volonté d'associer les artistes à la commémoration de l'anniversaire du peuplement.

Au-delà de l'événement, cette exposition menée conjointement par le musée Léon Dierx et l'Artothèque, atteste par ailleurs le souhait réitéré de notre collectivité d'accompagner les artistes de La Réunion dans leur démarche de création et de diffusion, dans des espaces dédiés offrant des conditions d'accueil professionnel, favorisant la rencontre avec les publics. Le Conseil Général est fier de soutenir La Réunion de l'Excellence, car les Réunionnais sont formidables.

Nassimah Dindar
Présidente du Conseil Général de La Réunion

Le lambrequin n’est pas des tropiques

Ils ornent les maisons traditionnelles ou les architectures néocréoles des lotissements de banlieues de La Réunion : héritage, signes de reconnaissance et symboles identitaires, les lambrequins résument l’architecture créole.

Pourtant l’origine des lambrequins est ailleurs, loin des tropiques.

Elle se perd dans les motifs décoratifs textiles du 17e siècle, dans les pavillons éphémères des expositions universelles du 19e siècle organisées dans les grandes capitales européennes, dans l’architecture de villégiature de bord de mer à Arcachon ou Deauville ou dans les catalogues des éditeurs de fonte d’art du siècle de l'industrie.

Ces frises, garde-corps et impostes ne sont pas créoles : s’ils fleurissent dans les îles, leurs racines sont européennes.

Ils apparaissent dans l’architecture réunionnaise vers 1860-1870. Comme ailleurs, le néo-classicisme cesse d’être la référence officielle et d’autres modèles influencent architectes et ingénieurs. Les premiers signes sont visibles à Saint-Denis : la *Maison Foucque* (rue Jules Auber), le *Chalet* (boulevard Doret, détruit) présentent en façade les premiers décors en bois découpé.

C’est au début du 20e siècle qu’ils se généralisent dans l’architecture créole passant du registre savant au populaire. Les artisans du bois ou du métal multiplient les formes, les modèles, faisant preuve d’une très grande créativité. Les lambrequins autour des auvents canalisent les eaux pluviales ; les impostes laissent passer les alizés et aèrent naturellement les maisons. Ils symbolisent aussi l’aisance, embellissant à peu de frais des maisons aux formes rustiques.

Réalisés dans des planches de bois ou des feuilles de métal, ces décors ajourés séduisent et contribuent à l’exotisme insulaire. Ici, aux Antilles, dans d’autres univers coloniaux, ils sont devenus stéréotypes dans l’imaginaire européen sur les îles, au même titre que la plage bordée de cocotiers.

Acculturées, les bandes de lambrequins sont pour Jean-Claude Jolet un point de départ pour des métaphores plastiques traduisant sa réflexion sur l’identité. Reproduites en peaux séchées, elles lient, oppressent et s’assouplissent pour mieux s’adapter, à l’image des appropriations, des conflits, des syncrétismes des mutations de la culture.

Ces lambrequins enserrent aussi deux plâtres anciens ou flottent dans un tube de verre rempli d'alcool au milieu des tableaux d'artistes représentatifs de l'école de peinture réunionnaise. Exposer au musée Léon Dierx revient parfois à relever le défi de la confrontation au passé colonial du lieu, à ses collections historiques. Comme Sarkis, Chen-Zhen ou David Mach avant lui durant les années 1990, Gabrielle Manglou en 2012, Jean-Claude Jolet donne une nouvelle identité au lieu.

Bernard Leveneur, directeur du Musée Léon Dierx

Frises de lambrequins en métal, Le Tampon.

Moulages en plâtre des sculptures du portail de Notre-Dame de Corbeil. Coll. Musée Léon Dierx.

Découpage des peaux de bœufs.

Fabrication de la sculpture « Pression ».

Arrivée au musée.

Le tropisme du lambrequin

La forme est contenue dans la matière, nous ont enseigné les grands sculpteurs de la Renaissance. C'est certain, la matière recèle ses mystères et sa propre énergie. À défaut de garder le tombeau de Jules II, « les prisonniers » de Michel-Ange (Galerie de l'Académie de Florence) sont devenus les gardiens de cette pensée qui jusqu'à Rodin produit de nombreux chefs-d'œuvre.
Mais l'art chemine au travers des siècles et l'homme, dans ses instincts de conquête et de domination, aspire à dompter la matière pour la soumettre à sa pensée. Père de la sculpture moderne, Rodin attaque ses bronzes à la lumière pour opérer la fusion des formes et de l'espace. Une révolution formelle pour l'histoire de l'art occidental qui mènera la sculpture au volume, le volume à l'espace, l'espace à la situation et au concept. Ainsi, Joseph Beuys peut proclamer dans les années soixante que la sculpture est pensée. *Cosa mentale*, comme le disait Léonard de Vinci de la peinture en son temps.

Depuis ses premières sculptures, (*Anima*, 1997, Artothèque de la Réunion) jusqu'à ses œuvres les plus récentes, Jean-Claude Jolet vit au sein même de sa pratique cette évolution de la forme vers la pensée le poussant à un éclatement et une diversification des médiums utilisés. Technicien de l'industrie métallurgique dans un premier temps, les essais sur la fonderie accompagnent l'ouvrier vers le sculpteur. Mais au fil des années l'artiste forge sa pensée et s'élève au-dessus de la matière pour s'affranchir de la « sculpture objet » posée comme une finalité isolée du tout. Au métal, identité première de l'artiste, s'ajoutent le bois, le plâtre, la terre, l'eau, l'air, le feu, la pellicule… L'œuvre devient prétexte à observer le monde, penser l'humain. La série des *Sculptures d'eau* (2004, Artothèque de la Réunion) où l'empreinte de l'homme et les éléments naturels sont en interaction permanente pour se révéler l'un à l'autre, semble annoncer ce désir de l'artiste de s'inscrire dans ce tout et d'en être un témoin éveillé.

Premier constat partagé en 2009 lors de l'exposition « Protection rapprochée » au D 2 du Port de la Réunion : l'homme effrayé cherche une protection. Pendant que le jour traditionnel de Cilaos retient au quotidien une partie de l'identité réunionnaise entre les nœuds de ses fils, les larges boucles d'acier des filets de protection s'efforcent de contenir une unité fragile. Mais à chercher notre chemin au milieu des imposantes mailles de l'installation *Labyrinthe*, l'arsenal de protection déployé s'éprouve petit à petit comme un piège duquel nous devons nous extraire.

Prenons encore un peu de hauteur et accompagnons l'artiste jusqu'à aujourd'hui. Nous voilà au musée Léon Dierx pour un second constat. Le mouvement est intrinsèque à la créolisation que nous vivons de fait, sur une île issue d'une logique coloniale, ou à l'échelle d'un monde qui s'organise suivant cette même logique.
Parisien d'origine antillaise, installé à la Réunion depuis 1995 pour y épouser l'une de ses belles et y faire éclore la vie, Jean-Claude Jolet transporte dans ses bagages ces questions de métissage. En 2008, la complexité de cette expérience, celle d'une créolisation au sens où l'entendait Edouard Glissant, prend un premier aspect formel empreint de mélancolie avec *Négropolitude* réalisée en résidence à la galerie d'art et d'essai de l'Université du Tampon. Aujourd'hui l'artiste revient sur ces questions dans une tension toute nouvelle avec le « Tropisme du lambrequin ».

Corps massifs, telles des entités immuables, catapultés, tirés, expulsés par des lambrequins de chair qui ne cessent de se déformer sous l'effet continu du ressac, s'assouplir et se reformer à nouveau, renaître pour se mettre en tension maximale et tirer des lignes vers un ailleurs encore inconnu, en devenir.
Ou corps en formation, telles ces machines à laver baroques débordantes d'une mousse en expansion où se frottent et se mélangent toutes les cultures au risque d'une dilution totale.
De ce brassage, le lambrequin, symbole d'une culture créole vivante et mouvante, devra capturer l'essence vitale et en extraire la goutte qu'il faudra redonner à la terre. Le parcours est long et parsemé de pièges.

Le processus de créolisation né de la rencontre et du frottement de plusieurs cultures générant une énergie nouvelle. De cette énergie s'échappe un mouvement vers l'imprévisible et l'imaginaire. C'est au fil de ces rencontres que peuvent se construire de nouvelles identités.
Entre tensions et dilutions l'univers créé par Jean-Claude Jolet pour cette exposition se situe au point de paroxysme d'un « chaos-monde » pour reprendre la syntaxe d'Edouard Glissant, à cet instant de suspension ultime où tout peut s'effondrer ou au contraire succomber à l'explosion de vitalité contenue pour constituer un nouvel archipel, un et indivisible, le « tout-monde ».

1, 2, 3, lâchez, partez !

Laetitia Espanol,
intérim de direction artistique pour l'Artothèque de 2008 à 2012

NAÎTRE À PERPÉTUITÉ

Malo Griés

Je suis texte, pas à pas, goutte à goutte, mots tombés des nues.
Signes graphiques piégés sur la page.
Dentelle de lecture, lambrequin de papier.

J'arrose et fertilise les graines semées par un plasticien en labour.
J'irrigue son sillon pour en lever le sens, la direction.

Fluide. Je suis eau.
Liquide amniotique d'un nouveau mode. Un mode de rencontre.

C'est un plasticien qui remue nos eaux dormantes et,
les brassant à deux mains, crée un nouveau courant.

Je suis lierre.
« *Celui-ci appartient à la famille botanique des radicants,*
qui font pousser leurs racines au fur et à mesure de leur avancée. (…)
Le radicant se développe en fonction du sol qui l'accueille (…)[1]

C'est un voyageur, un marcheur au long cours,
qui trimballe son monde intime dans les autres mondes.
Le monde des autres.

Nous entrons dans un musée en visiteurs. Nous en sortons visités.

Je suis texte, empreinte, mémoire.
Quelqu'un est pensé par là.

On me lit comme on suit une trace,
moins pour en retrouver l'origine, le lieu de naissance,
que pour en suivre le cheminement.

Ma moelle pépinière s’étire, radicante, de rejet en rejet.

Nos racines ne sont pas sédentaires
Elles nous attirent vers des sols et des soleils voisins.
Nous sommes limitrophes de nous-mêmes.

Je suis texte : fossile.
Je fixe un présent déjà mort, décharné,
qui s’effiloche au fil des sens possibles.

Les textes sont au mieux des cercueils, souvent des cénotaphes,
des tombeaux vides ne gardant de la vie qui les a fait surgir
qu’une ondulation d’encre, une vibration restituée,
représentée sur la page afin d’en retarder la disparition.

Après moi, le silence.

Arrêtons de tourner autour des peaux.

C’est un chasseur-cueilleur d’une nature socialisée, urbanisée.
Il arpente notre modernité, collecte les marqueurs de nos avenirs proches
et nous en fait déjà présent : c’est un sémionaute.

Il nous fait signes.

Au-delà des représentations symboliques,
Jean-Claude Jolet nous montre le monde concret en mouvements.
Les éléments qui fondent le réel ne sont jamais statiques chez lui.
Pour cela, il utilise une variation plastique de l’hypotypose
cette figure de rhétorique qui décrit les choses
de façon à nous les faire percevoir vivantes.

Dans ses mains, les objets inertes figurent un mouvement.
Un tropisme : nous les voyons bouger.
Cette dynamique est ici saisie dans ces tensions,
ces frottements qui fondent le principe d'acculturation.

L'artiste est un passeur
qui nous exfiltre de nos propres camps d'enfermement
et nous montre des terres permises.

« Quand l'artiste radical entendait retourner vers un lieu originel,
le radicant se met en route, et sans disposer de nul endroit où revenir :
il n'existe dans son univers ni origine ni fin,
sauf celles qu'il décide de se fixer à lui-même.»[1]

Je suis texte : utopie.
Je suis l'incarnation d'un rêve,
d'un présent à venir, en gestation.

J'arrive.

… qu'on me disperse, je suis noir de monde…[2]

Né arbre, je suis liane devenue
Cicatrisées, mes racines se découvrent semelles
Nous ne sommes plus du pays où est enterré notre placenta

Je me suis condamné à naître à perpétuité

À marcher vers l'inconnu,
de plus en plus loin de la sécurité de mes origines

Je suis mois successifs, complémentaires, enracinements d'évolution.
Depuis la nuit des temps, je n'ai toujours été que passager.
Nous sommes de la terre que nous foulons, que nous ensemençons.

Jolet ne nous berce pas d'allusions.
Il rince nos représentations, nos croyances
et nous les expose sous un autre angle.

Il nous montre le déjà-vu
machine à laver, appareil de musculation, lambrequin, statuette religieuse,
qu'il totémise ou désacralise, c'est selon,
afin de nous les présenter à égalité de valeur :
un saint ou un rameur d'appartement,
qu'importe puisqu'ils nous font tous deux culture.

Si c'est une provocation, et c'en est une,
elle n'a d'autre intention que de nous inviter à aller voir, radicants,
ailleurs si nous y sommes.

Nulle cruauté chez lui pas plus que de blasphème.

Face à ces autels borgnes où des statuettes à dix euros la passe
tentent de soulager nos angoisses métaphysiques,
nous sommes simplement renvoyés à nos vertiges originels.

Avec Jean-Claude Jolet, s'il y a bien un passé, il n'y a plus de passif

Ne plus obéir aux déterminismes culturels

Loin de s'ancrer dans une cosmogonie définitive,
il suit un chemin au fil des ans et des expériences,
il déambule le long de son parcours,
se laissant guider par ce qui l'attire
Plutôt que de se calcifier dans ce qui lui fait mémoire.

… s'il suffisait de s'offrir au premier volcan venu…[3]

Son travail est tendu vers un point d'horizon
qui ne souffre pas le retour en arrière. Il va de l'avant.

Aujourd'hui, notre modernité ne se limite plus à questionner nos racines, nos origines.
Elle interroge la destination à prendre, le chemin à tracer.

« *Où aller ? » Telle est la question moderne par excellence.* »[1]

Nous sommes des gouttes d'eau, tombées d'un lambrequin particulier.

Précédés, moins d'un passé que d'un désir,
nous amenons néanmoins dans notre exil, avec nous et en nous,
des fragments d'identité qui se greffent sur les autres cultures.

Toutes les langues portent en elles ce mélange
de généalogies et d'apports exogènes

Contamination réciproque

L'écriture plastique de Jolet emprunte à Bashung des jeux d'images incongrues ou paradoxales,
le goût des métaphores qui irriguent nos inconscients de possibilités nouvelles,
d'associations de sens non encore formulées.

Rêve-toi et marche, semble-t-il nous dire.

Ayant perdu ses désillusions, il nous invite à une lucidité optimiste.

Prospectant nos terres connues à la recherche d'alliages inexplorés,
il malaxe.
Crée des métissages : des harmonies nouvelles.
Imbrique des éléments hétérogènes dans un fondu déchaîné.
Interroge l'énergie qui stagne dans les objets familiers
et la remet en circulation.

« *Dès 1913, l'œuvre de Duchamp a déjà quitté l'orbite du productivisme occidental,*
pour anticiper l'univers des énergies renouvelables :
son œuvre incite à désencombrer l'espace, à réutiliser autrement
les mêmes objets, à déplacer les choses plutôt qu'en produire de nouvelles.
Jean-François Lyotard décrit le processus artistique comme une transformation d'énergie...»[1]

Une machine à laver, tambour battant, prend son essor.
Un vélo d'appartement pédale vers le pays de nos ancêtres.
Des lambrequins à fleur de peau…

À l'heure des épurations ethniques, des déplacements de populations,
des concentrations urbaines,
nous revendiquons le déplacement éthique, libre et curieux,
dans une forme nouvelle, l'altermodernité.

« *L'altermoderne est à la culture*
ce que l'altermondialisation est à la gépolitique,
c'est-à-dire un archipel d'insurrections locales
contre les représentations officielles du monde. »[1]

Un ensemencement aléatoire se propage peu à peu,
qui devient une force de résistance à la monoculture économique libérale.

NON, JE NE SUIS PAS TROP NOMBREUX.

La viatorisation est une démarche volontaire, spontanée, intuitive.
Embarqués sur des plaques tectoniques culturelles
qui dérivent et s'entrechoquent

laissons l'imaginaire

Initier le voyage
Dilater notre paysage mental

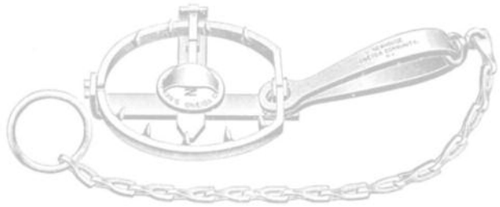
Révoquer les ex-continents, les ex-îles
Choisir l'exil et risquer de se retrouver enfin chez soi

Partout

La théorie de l'évolution des espaces nous montre la voie
L'homme est un mammifère à station orbitale.

1 : Nicolas Bourriaud, *Radicant : Pour une esthétique de la globalisation*, Paris, Denoël, 2009.
2 : *Noir du monde*, Alain Bashung / Jean Fauque, L'IMPRUDENCE, Barclay 2002.
3 : *Est-ce aimer*, Alain Bashung / Jean Fauque, L'IMPRUDENCE, Barclay 2002.

Magasin "bazar chinois" île de La Réunion



Piège et Daemon

Proposition courbe
L'autre démon de Maxwell

Le Piège est un système sous pression que définit une différence de potentiel avec son système environnemental. Une clé épistémique permet une interaction entre l'intérieur et l'extérieur du Piège. Cette clé, d'une logique familière à celle du démon de Maxwell, a la possibilité d'opérer un «choix» dans la matière, l'énergie et l'information qui transitent entre les systèmes.
En vertu de quoi sa fonction est de générer une boucle rétroactive négative qui altère, complexifie et enrichit par le désordre les systèmes en jeu.

Vade Mecum
La dialectique hétérogène au service de la propreté

Mode d'emploi

* Programme Puzzle –
Déteindre

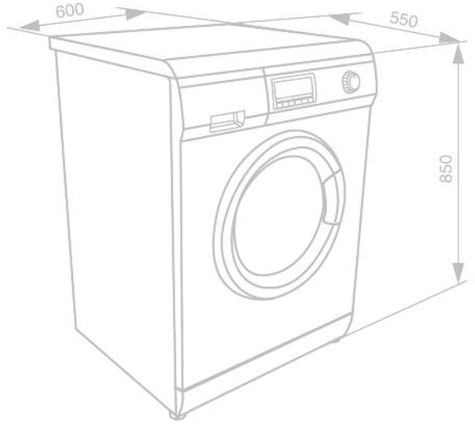
* Programme Froid –
Colorer

* Programme Fragile –
Isoler

* Variateur de mythologies différentielles (7 degrés)

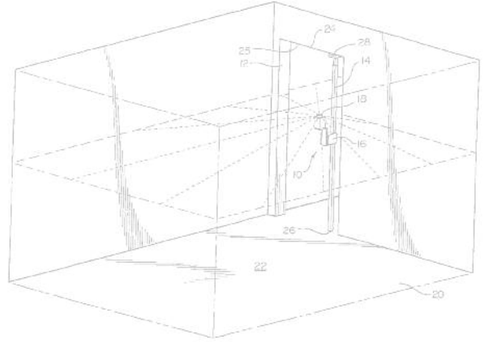
* *Thinking outside the box*

* Posologie des pouvoirs (5 degrés)



N. B. : une extension du principe d'entropie implique qu'en mode rinçage, l'évacuation des eaux sales ne peut se faire sans l'apport d'énergie et d'information provenant de l'extérieur du système.

N. B. (*da capo*) : dans certains mélanges litigieux, un pH incompatible avec la Vie peut se développer ; le SAV se déclare dans ces cas incompétent.



La pornographie des fractales et le paradoxe de la case vide

3' – La dentelle de case est un fractal spatio-temporel
qui se distribue sur différentes lignes de temps et pénètre dans différents espaces.

3 – La case vide est ce qui rend tout système vivant et souple.

2 – La dentelle habille ce vide nécessaire pour que des légions l'habitent et le fécondent de possibilités nouvelles et de plus haute complexité.

1 – Le vide impermanent permet le mouvement et la sensualité du flux.

0 – Sans le vide, le système est calcifié, ses articulations arthrosées,
sa logique immunitaire dévoyée.

Propulsion
Les frondes
Triptyque tirages numériques 1,50m x 1m
2013

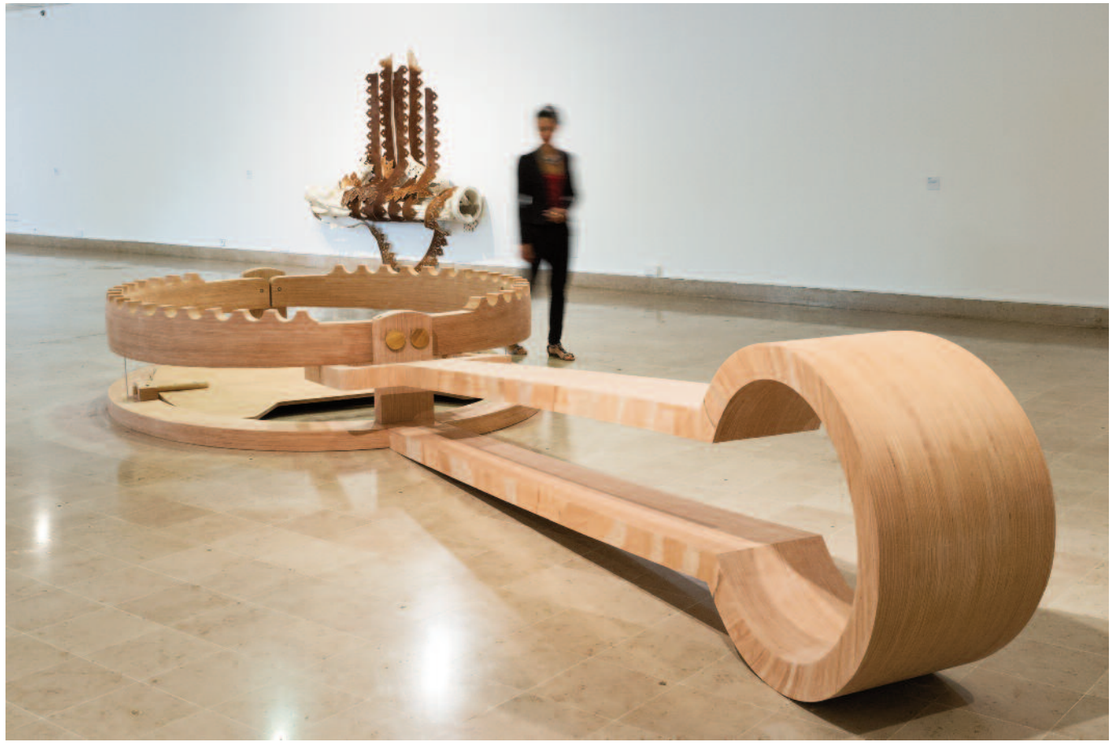
Immersion
Séquence vidéo en boucle, bande son
2012

Torsion
Essorer les gouttes d'eau à travers le monde
Sculptures en plâtre, palettes
2012

Vade Mecum
La dialectique hétérogène au service de la propreté
Mode d'emploi
* Programme Puzzle –
Déteindre
* Programme Froid –
Colorer
* Programme Fragile –
Isoler
* Variateur de mythologies différentielles (7 degrés)
* *Thinking outside the box*
* Posologie des pouvoirs (5 degrés)
N. B. : une extension du principe d'entropie implique qu'en mode rinçage, l'évacuation des eaux sales ne peut se faire sans l'apport d'énergie et d'information provenant de l'extérieur du système.
N. B. (*da capo*) : dans certains mélanges litigieux, un pH incompatible avec la Vie peut se développer ; le SAV se déclare dans ces cas incompétent.
EPAL
EUR

Friction
Acculturisme
Installation
moulage en plâtre et poteaux funéraires (collection Musée Léon Dierx)
lambrequins en peau, appareils de sport en salle
2013

Pression
Le tropisme du lambrequin
Installation
sculpture en contre plaqué, lambrequins en peau, bande son
2013



Caligration
Installation
moulage en plâtre (collection du Musée), lambrequin en peau
2013

Quaibranlysation
Installation
tube en verre, alcool,
lambrequins en peau
2013

NON JE NE SUIS PAS TROP NOMBREUX

biographie

Jean-Claude Jolet
est né en 1958 à Paris.
Après des études et une carrière technique en métropole, il décide de vivre à La Réunion et installe son premier atelier en 1999.

La matière engendre la forme. Ce principe philosophique a été le socle, pendant une dizaine d'années, d'une expérimentation autour de la fusion du métal. Des formes sobres, très denses, en fonte d'aluminium, ont constitué la majeure partie de sa création, participant à l'élaboration d'une démarche liée aux éléments.

Toujours en interaction avec l'humain et son environnement, sa réflexion, aujourd'hui, se déplace vers une vision plus conceptuelle.

Son travail se divise en deux axes. Les installations multimédias, où sont confrontés les signes culturels, le comportement, l'inconscient collectif et la vidéo, qui débute avec le procédé «sculpture d'eau».

Le paradoxe et la métaphore restent ses outils de prédilection pour accentuer des phénomènes indicibles, émanant de la nature ou de la sphère sociale.

www.jeanclaudejolet.com

Expositions personnelles
Sélection

2013
Le tropisme du lambrequin
Musée Léon Dierx, Réunion
Extrême dilution
Chapelle St Julien Petit Quevilly, Rouen

2009
Protection rapprochée
Galerie béatricebinoche, Le Port, Réunion

2008
Négropolitude
Résidence d'artiste Université, Réunion
Synapsis
Galerie béatricebinoche, St-Denis, Réunion

2006
Les fluides
Maison du volcan
Bourg Murat, Réunion

2005
Résidence DRAC, atelier ArtSud Réunion

Acquisitions

Ville de St Pierre Réunion (2012)
Région Réunion (2012)
Ville du Tampon Réunion (2011)
Frac Réunion (2010)
Région Réunion (2009)
Artothèque St-Denis (2000, 2001, 2005)

Expositions collectives
Sélection

2012
Tribune vidéo
association ANKRAJ-OI, ESA, Réunion
Racine carrée
Résidence Alliance française, Majunga, Madagascar

2011
Croisées
Résidence, Région Frac Réunion
Année des outre-mer
Metz
Carrefour art contemporain
Le Tampon, Réunion
OMA outre-mer art contemporain fondation CLEMENT, Paris
WANI
fondation d'entreprise RICARD, Paris

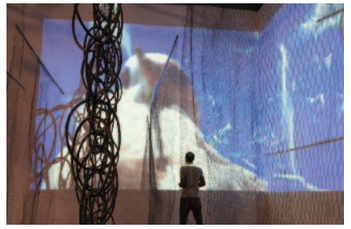
2010
La nuit des 1001 vidéos
galerie Analix Forever Genève
Outside art
work shop land art, Gaborone, Botswana
La réunion terre offshore
Alliance française New Delhi, Sakshi gallery, Mumbay, Inde

Commande publique

2007
1% décoration Université de La Réunion, Le Tampon

Œuvres
Sélection

Négropolitude
Sculpture givrante programmée.
île de La Réunion, 2008



Labyrinthe
Protection rapprochée
Installation, filets de protection en acier et vidéo
Île de La Réunion, 2009

Le lien
Résidences croisées
Installation, vidéo et volumes
FRAC ile de la Réunion, 2011

Sans titre
Protection rapprochée
Ouvrage en fils d'acier tréssés
Île de La Réunion, 2009

Ex péi
Protection rapprochée
Installation, sculpture en cire et faisceaux lasers
Île de La Réunion, 2009

Sea food
Sculpture, bois, plexi, œufs de lump
île de La Réunion, 2011

Extrême dilution
Installation, vidéo et volumes,
chapelle Saint Julien, Rouen, 2013

Ce catalogue est édité par le Musée Léon Dierx
28, rue de Paris Saint-Denis
0262 20 24 82
musee.dierx@cg974.fr
www.cg974.fr/culture/leon-dierx

Remerciements
Les équipes du Musée Léon Dierx et de l'Artothèque
La Fondation Clément et Colette Sorel

Jean Claude Jolet remercie
tous les proches et amis ayant participé à l'élaboration de ce projet
Armand Clotagatide
Philippe Cochet
Laetitia Espanol
Michael Gravina
Malo Griés
Mathis Jolet
Marvin Jolet
Ophélie Lauret
Cédric Mong-Hy
Max Payet

CONSEIL GÉNÉRAL DE LA Réunion www.cg974.fr

Musée Léon Dierx PATRIMOINE DÉPARTEMENTAL

Artothèque PATRIMOINE DÉPARTEMENTAL

FONDATION CLÉMENT

Graphisme : Elsa Lauret / Photos : Jacques Kuyten & Jean-Claude Jolet / impression : Imprimerie Ah-Sing - DL N° 15630 - Décembre 2013